

vivants: chants dits *tule*, rite de puberté des filles, techniques de vannerie, etc.

Il ne faut pas nier, cependant, tel est du moins notre jugement, que les influences subies (du temps de l'orpaillage par exemple), et les politiques d'assimilation plus ou moins franches concernant les Amérindiens, et les Emerillon en particulier, depuis deux décennies ont provoqué un appauvrissement culturel indéniable. Et depuis la création des communes dans l'extrémité de l'Inini, le processus d'acculturation n'a cessé de s'affirmer et de s'accélérer. Le malheur est que la destruction des cultures ne s'accompagne d'aucune mesure de remplacement: l'alcoolisme, phénomène croissant à Camopi comme à Maripasoula (les deux communes où sont inclus les Emerillon),

est là pour combler le vide culturel qui est l'effet dominant de la «civilisation».

L'entreprise «civilisatrice» actuellement en cours se traduit pour les Emerillon de multiples façons, dont la plupart touchent l'ensemble des populations tribales de Guyane:

1. école inadaptée, qui est un frein à la libre expression des cultures, de l'économie, des valeurs traditionnelles;

2. concentration et sédentarisation des populations pour mieux les inclure dans un système administratif et paperassier totalement aliénant. La conséquence la plus directe en est l'apparition de conflits d'intérêt et de pouvoir, l'appauvrissement des ressources du milieu qui, de plus en plus, rendra le salariat nécessaire;

3. transformation autoritaire de l'habitat, entraînant une perturbation des relations socio-familiales, avec aussi la menace, à plus longue échéance, de détérioration des conditions sanitaires;

4. introduction du système monétaire, par le biais du travail salarié, en extension, et du versement d'allocations familiales et diverses subventions qui accroissent la dépendance économique, et développent l'idéologie de la société de consommation;

5. attitude paternaliste et méprisante de l'administration en général, aboutissant à Camopi avec l'effet combiné des autres facteurs, à une situation typiquement coloniale, avec ses corollaires: manipulations électorales, pressions, corruption, etc. ■

## Les Galibi

par Odile Renault-Lescure\*

Les Kalina ont été appelés de diverses façons suivant les langues d'origine des colonisateurs: les Français les ont appelés Galibi, les Anglais Caribes ou Caribisce, les Hollandais Caraïben et les Espagnols Caribes. Toutes ces dénominations apparaissent comme des variantes d'un terme unique d'origine arawak *kani-riphuna* qui désignait les Kalina.

Au nombre de 8 000 environ en 1978, les Galibi peuplent actuellement une zone qui s'étend le long de la côte atlantique du nord du Brésil au sud du Venezuela en passant par les trois Guyanes: Guyane française, Surinam et Guyana.

La répartition géographique se double d'une distribution dialectale:

— le dialecte oriental parlé en Guyane française et à l'est du Surinam;

— le dialecte occidental, divisé en deux sous-dialectes parlés à l'ouest du Surinam d'une part, en Guyana et au Venezuela d'autre part.

Cette distinction dialectale, notée par les Galibi, recoupe dans leur langue une distinction raciale: le dialecte oriental est parlé par les *Tilewuyyu*, ceux-ci se définissant comme les «vrais Kalina», le dialecte occidental par les *Milato* ou *Kabukulu*, ces

deux dernières appellations, emprunts respectifs à l'espagnol et au portugais du Brésil, désignent une population galibi métisée d'éléments noirs. Les Galibi de Guyane française se définissent comme *Kalina Tilewuyyu*.

A l'époque de la conquête (1), les Galibi se trouvaient déjà sur le territoire guyanais. Il semblerait qu'ils y soient arrivés vers le début du X<sup>e</sup> siècle, venant du bas Amazone et qu'ils aient fait leur jonction dans l'actuelle Guyana avec une autre vague migratoire, de moindre importance, venue du Rio Negro et du bas Orénoque.

Lors des premières tentatives de colonisation sur la côte, les Galibi y représentaient l'ethnie dominante, encore en pleine activité guerrière dirigée contre leurs ennemis ancestraux, les Arawak, qu'ils combattaient loin à l'est et à l'ouest — rappelons que leur conquête des Antilles n'était pas achevée à l'arrivée des Européens.

Les relations avec les premières vagues de colonisateurs ne furent pas mauvaises, en dépit du fait que les Galibi aient conduit cinq d'entre elles à leur perte entre 1570 et 1640.

Après l'installation définitive des Européens sur la côte, la situation des Galibi changea en raison notamment de la chute démographique inscrite dans le tableau ci-dessous:

1604	1666	1740	1848
5500	2000	550	250
1900	1958	1968	1978
300	573	1200	1550

Tableau de l'évolution démographique (d'après P. et F. Grenand, 1979)

Installés en Guyane dans les premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, les jésuites tentèrent de regrouper les Galibi à l'ouest de Cayenne autour de leurs missions. Un certain nombre d'entre eux se rassembla autour des missions de Kourou (1713 à 1740) puis de Sinnamary (1740 à 1760) cependant que les plus occidentaux restaient à l'écart.

Après l'expulsion des jésuites, les Galibi des missions allèrent dans leur grande majorité rejoindre le noyau semi-indépendant du bas Maroni, dans une région qui constituait un véritable no man's land entre l'ancienne Guyane hollandaise et la Guyane française.

A partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les Galibi se replièrent sur eux-mêmes et vécut relativement isolés de la colonie. On notera cependant que la fondation d'Albina sur la rive gauche du Maroni comme petit centre commercial, puis de

\* Ethnolinguiste.

(1) Eléments d'histoire d'après Hurault (1972).

Saint-Laurent en face, sur la rive française, comme centre pénitentiaire vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, enfin celle de Mana à l'époque de la ruée vers l'or, ont commencé à briser l'isolement du groupe du bas Maroni, leurs contacts étant toutefois plus importants avec les établissements surinamiens.

Les Galibi se répartissent actuellement en trois zones géographiques principales :

- Estuaire de la Mana,
- Maroni,
- Iracoubo.

Le recensement effectué par la Direction départementale de l'agriculture en 1975 et 1977 chiffrait la population galibi à 1 322 personnes réparties de la façon suivante :

*Maroni* (1977) : île Portal, Saint-Louis, Terre-Rouge, Paddock : 538.

*Mana* (1975) : Les Hattes, Awara, La Bouverie, Mana : 433.

*Iracoubo* (1977) : Iracoubo, Organabo, Grand Macoua, Petit Macoua, La Flèche, Bellevue Yanou, Dégrad-Savane : 351.

Compte tenu du village de Kourou non recensé, de l'immigration galibi en provenance du Surinam et de la forte natalité de la population, ces chiffres doivent être réévalués. Selon une estimation de l'Association des Amérindiens de Guyane française, la population galibi s'élèverait en 1984 à 2 850 personnes.

Les mouvements migratoires qui marquent la population sont en général individuels ou familiaux : ce sont, d'une part ceux qui se réalisent entre villages galibi, d'autre part ceux qui s'établissent vers les centres urbains. Les premiers se font indifféremment à l'intérieur des frontières guyanaises et à l'extérieur et concernent plus particulièrement les groupes du Maroni et de la Mana.

Les deuxièmes, directement liées au travail salarié, sont de plus ou moins longue durée ; elles impliquent une certaine coupure avec le mode de vie mais non avec la société. Le travail n'est pas un phénomène récent chez les Galibi et un séjour citadin est toujours entrecoupé de visites régulières dans les villages d'origine qui peuvent être rejoints en quelques heures.

Les migrations impliquant le déplacement d'un groupe sont actuellement plus rares. Pour les 15 dernières années, on peut citer les trois exemples suivants, chaque nouvelle implantation ayant été faite pour des raisons différentes :

— Le village de Kourou : les possibilités de travail offertes lors de la construc-

tion du Centre spatial ont attiré des Galibi dont un certain nombre est resté sur place ;

— Village Pierre, sur le Maroni est formé d'un groupe émigré du Surinam ;

— Espérance, également sur le Maroni en amont de Saint-Laurent, la création la plus récente (1981) est formé d'un groupe de Galibi chassés de l'île Portal dont ils ne sont pas les propriétaires légaux.

Traditionnellement pêcheurs, en mer et en estuaires et agriculteurs, les Galibi continuent d'exploiter les milieux environnants, lesquels diffèrent sensiblement d'une région à l'autre.

Le groupe de la basse Mana est installé sur un cordon sableux, longeant l'estuaire de la Mana, celui du Maroni l'est en milieu fortement dégradé, sur des terrasses alluviales qui dominent le fleuve ; quant à la population de l'Iracoubo et de l'Organabo, elle est installée dans des savanes parsemées de bosquets et séparées de la mer par une forte épaisseur de mangrove.

L'habitat, traditionnellement mobile, semble actuellement se fixer dans les trois zones citées plus haut. Les équipements tels que l'école, le dispensaire, la route et la proximité des centres administratifs, ont contribué à cette fixation.

L'agriculture itinérante sur brûlis est basée essentiellement sur le manioc amer à partir duquel sont élaborées les galettes et la farine grillée, parfois vendue sur les marchés voisins. Elle utilise, outre les instruments de fer anciennement introduits, quelques tronçonneuses pour l'abattage, mais continue d'être traditionnellement pratiquée.

La pêche a pris un tournant décisif au XX<sup>e</sup> siècle. Pratiquée à bord de canots à fond monoxyde rehaussé de bordages, propulsés par voile ou pagaie et depuis peu, mais le plus fréquemment, par un moteur hors-bord, elle a marqué un changement technologique important avec l'utilisation des lignes de fond puis des filets droits entraînant l'abandon presque total des techniques traditionnelles. Le surplus de poisson, parfois considérable, conséquence de l'utilisation conjointe des moteurs et filets de pêche dans un milieu halieutique resté riche, est vendu sur les marchés voisins, frais, fumé ou salé.

La chasse, d'inégale importance suivant les régions, se pratique au fusil.

Enfin la cueillette et le ramassage représentent une activité essentielle, fournissant d'une part un appoint et une diversification alimentaires et d'autre part le matériau nécessaire à la vie domestique et aux techniques de pêche : construction des

habitations et du mobilier, vannerie, poterie, fabrication des canots, etc.

L'unité sociale de base, la famille nucléaire, continue à jouer son rôle dans le cycle vital, et les rites qui y sont associés, comme les fêtes de deuil, sont d'une grande importance. Certains éléments du rituel catholique ont été intégrés, mais la pression du clergé n'est devenue violente qu'à partir du milieu du XX<sup>e</sup> siècle avec la création des « homes d'enfants » dans les communes. L'impact de ces homes qui regroupaient systématiquement les enfants dès leur plus jeune âge pour les soustraire plusieurs années — dans certains cas, l'internement était prolongé jusqu'à l'adolescence, bien au-delà d'un simple cursus primaire — à la vie sociale et culturelle est immense. Les résultats espérés par le clergé n'ont pas été obtenus, puisque la plupart des enfants passés par les homes ont retrouvé leurs pratiques traditionnelles et que ce sont eux, adultes aujourd'hui, qui rejettent le plus volontiers le catholicisme. Les effets secondaires cependant ont été graves : cette rupture avec la vie familiale et la culture traditionnelle a façonné une génération de Galibi déracinés.

Actuellement le clergé n'a plus le monopole éducatif, le catholicisme n'a plus le monopole religieux, concurrencé par d'autres sectes ou simplement rejeté.

La francisation des populations tribales intervenue dans le cadre de la départementalisation de la Guyane a prolongé certaines situations, tout en en créant de nouvelles :

— les enfants continuent d'être scolarisés dans le système français, inadapté à leurs besoins ;

— les jeunes gens sont soumis à l'obligation militaire ;

— électeurs, les Galibi sont soumis à diverses pressions ;

— administrés, ils rentrent dans le cycle des allocations ;

— français, ils appartiennent à une deuxième nation, ce qui ne fait que renforcer la frontière artificielle pour eux qui les sépare des Galibi voisins.

Ces facteurs d'intégration représentent pour les Galibi une menace directe car ils ont déjà commencé à mettre en danger leur culture tout entière, le mode de vie galibi ne pouvant se passer du savoir traditionnel.

Conscients de cette situation, des Galibi ont créé en décembre 1981 l'Association des Amérindiens de Guyane française (voir p. 61). ■

# ethnies

Droits de l'homme et peuples autochtones

Numéro double 60 F

Vol. 1 n° 1-2

Juin-Septembre 1985

## La question amérindienne en Guyane française



Revue trimestrielle de



Survival International (France)

B 23.755 à 23.762  
ex. 1